Vol. XXVIII. Saint-Boniface, Manitoba, 9 Août 1899. No. 38.

ABONNEMENTS
Canada et Etats-Unis - - $1.00
Europe (compris le port) - - 2.50

TARIF DES ANNONCES:
1ère insertion, par ligne...... 12 cts
Chaque insertion subsequente 8 "
N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sepultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

AVIS
En ce qui concerne les annonces pour la France, on est prié de s'adresser à M. le Directeur de l'agence générale de publicité, 5 Rue Daunot à Alfortville, près Paris (Seine) qui a seule le Monopole et la responsabilité exclusive des annonces.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

JOSEPH BERNIER, Avocat, Directeur.

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ
TOUS LES MERCREDIS;
A SAINT-BONIFACE, MAN.

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie, le paiement des abonnements ou pour impressions, devront être adressées à

BÉRUBÉ & CIE,
SAINT-BONIFACE, MANITOBA
CANADA.

Chronique de la Province

(De nos correspondants particuliers)

SAINTE-ANNE-DES-CHENES.

6 août, 1899.

L'entrée de notre couvent de Sainte-Anne aura lieu lundi, le 28 août prochain. Depuis sa fondation, le 25 août 1883, le couvent de notre paroisse, sous la direction des bonnes Sœurs Grises a formé bon nombre de bonnes institutrices. Plusieurs jeunes filles et jeunes gens leur doivent, les uns leur préparation à la vie religieuse, les autres leur initiation aux études classiques. Durant l'année scolaire, 150 élèves, outre 30 pensionaires, ont fréquenté les classes, preuve bien évidente de la confiance des parents.

Monsieur le curé, MM. Richer et Paré ont donné à la fin de l'année scolaire, chacun une médaille d'or, dont les heureuses décorées ont été Delles Gratia Delorme, Emma Perron et Laura Généreux. Outre les matières scolaires elles enseignent l'économie domestique, la couture et la musique. Elles viennent de recevoir un superbe piano venant de la manufacture de Pratte, de Montréal.

La semaine dernière, des marchands ambulants ont envahi notre paroisse. Doués d'une faconde intarissable, d'une audace impertubable, ils ont malheureusement réussi à accaparer un montant considérable d'argent, au détriment du commerce local, et de la bourse mêmes des malheureux acheteurs. C'est toujours la même histoire qui se répète périodiquement, et la même naïveté de quelques-uns de nos gens qui promettent toujours mais trop tard de ne plus se faire prendre et attraper. Aujourd'hui c'est un marchand de drap, lundi dernier un vendeur de Salsepareille qui guérit de tous les maux, un brocanteur de lunettes, de toile, etc. C'est toujours le même truc, ces fameux présents qui éblouissent, si on achète pour tel montant, et ensuite la même désolation, les mêmes malédictions. Quels montants considérables d'argent sont soutirés périodiquement de nos compagnes et inutilement par ces marchands ambulants qui, au fond et avec raison, doivent bien rire et se moquer de la naïveté et de la crédulité de plusieurs de nos gens.

Monsieur le curé attend cette semaine M. Arthur Prendergast qui doit venir avec des ouvriers poser un paratonnerre sur notre église. Il a fait appel à notre bourse et déjà M J. B. Desautels, toujours si généreux, s'est inscrit pour $25.

Outre les dons déjà mentionnés dans ma dernière chronique, nous pouvons également mentionner la belle et artistique statue de la bonne Ste Anne, offerte à notre sanctuaire par l'Hon. J. Royal, comme ex-voto d'une protection toute miraculeuse due à Sainte-Anne-des-Chênes; une lampe par M. A. A. C. LaRivière; un candélabre par Mme Eug Prieur, de Saint-Boniface; des chandeliers donnés par M. Richer; un poële par M. le Dr Demers, une chape par M. R. Savignac, échevin de Montréal; deux candélabres et de riches vêtements sacrés par M. T. Paré, et un grand nombre d'ouvrages en fer faits gratuitement par M. Eugène Dubuc.

Le fauteuil présidentiel dont je vous ai parlé se trouve actuellement dans les salons de l'archevêché. M. le curé, connaissant combien Mgr Taché avait l'amour de tout ce qui se rattachait à l'ancien gouvernement du pays, s'est empressé de lui offrir cette vieille relique d'une administration où Sa Grandeur avait pris une part si active et si belle, en défendant les droits de la population du pays qu'il affectionnait de toute l'ardeur de son âme si dévouée et si généreuse.

Un autre fauteuil a également été apporté à Sainte-Anne par le gouverneur de la prison du gouvernement d'Assiniboia. et également donné à M. le curé de Sainte-Anne. Ce fauteuil que la tradition dit avoir servi au greffier, se trouve à la sacristie de notre église. M. le curé le conserve bien précieusement, comme souvenir d'une administration qui existait encore lors de son arrivée dans le pays, et comme souvenir d'un de ses bons, respectables et vieux paroissiens.

C'est sous cette administration que le Rév. M. Laflèche, plus tard Mgr Laflèche, défendit, dans une circonstance mémorable, avec la force d'argumentation et l'éloquence dont était doué l'illustre évêque des Trois-Rivières, les droits de la minorité presbytérienne et écossaise. Voici le fait : Pendant plusieurs années le conseil d'Assiniboia distribuait l'argent pour les écoles aux catholiques et aux adhérents de l'église d'Angleterre. Quelques résidents écossais appartenant naturellement à l'église presbytérienne se présentent un jour devant le conseil et demandent nne somme d'argent devant être prise sur le fonds des écoles pour maintenir et soutenir une école de leur religion et de leur secte. Tout naturellement avec l'esprit étroit et mesquin commun à toutes les sectes, quelques membres du conseil d'Assiniboia appartenant à l'église d'Angleterre s'y opposèrent.

Alors se lève M. Laflèche, et appuyé par un député métis-français, il propose qu'une somme prise sur les fonds communs, appropriée aux catholiques et aux Anglicans, soit votée pour soutenir l'école presbytérienne demandée. Avec cette force d'argumentation, cette logique et cette éloquence qu'il possédait si bien, il défend le droit naturel qu'ont les parents d'élever leurs enfants selon leur croyance, droit naturel qu'aucune autorité humaine ne peut leur ravir sans commettre une injustice et le vol le plus manifeste. Que le fielleux personnage qui porte le nom de professeur Bryce sache bien que c'est un prêtre catholique, plus tard devenu le grand évêque des Trois-Rivières, la gloire et l'honneur de l'épiscopat canadien, qui le premier en ce pays de la Rivière Rouge a élévé la voix pour défendre et demander justice aux compatriotes et coreligionnaires de l'ambitieux aspirant à la charge de Chancelier de l'Université de Manitoba. La proposition de Mgr Laflèche fut votée séance tenante à la confusion et à la honte de ces quelques petits tyranneaux, dignes ancêtres de ceux qui depuis 1890, au parlement, dans la presse et sur les hustings n'ont cessé de chauffer à blanc l'élément fanatique et ignorant de la population, au point qu'à l'heure actuelle les hommes modérés, sensés et justes des deux partis politiques ne savent quels moyens prendre pour endiguer ce torrent débordé de fanatisme aveugle, d'injustice criante, et rendre à la population catholique du pays ses droits que lui confèrent le droit naturel et la constitution du pays. L'histoire vraie et impartiale sera sévère envers ceux qui se sont rendus coupables, par des vues d'ambition, de cet attentat à la conscience chrétienne et catholique. Mais plus sévère encore sera l'histoire envers ceux qui, persécutés, prêtent main forte aux persécuteurs. Forts de ce droit naturel, forts de la constitution du pays qui le conserve, nous avons lutté et nous lutterons pour la défense de ce droit que nous voulons entier et complet. Pour reconquérir ce droit, Mgr Taché y a mis tout son cœur, toute sa vaste intelligence, et en mourant sur la brèche, et les armes à la main, nouvel Élie, il a légué à son digne successeur le dépôt sacré que Sa Grandeur, Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface continue à défendre avec la même ardeur, la même vigilance, et sous la direction du Grand Voyant d'Israël.

Mais ce droit naturel des catholiques, d'avoir des écoles de leur foi, c'était le désir et la volonté bien souvent exprimés du chef du Gouvernement Provisoire. Que de fois, ceux qui ont vécu avec lui dans l'intimité ne l'ont-ils pas entendu répéter : " Dans toute négociation, arrangement avec le gouvernement d'Ottawa, j'exigerai Trois choses : et ces trois choses, j'y tiens, et j'y tiendrai, comme condition absolue: des terres octroyées aux Métis, où ils puissent s'établir et se grouper ensemble, des écoles où l'on enseignera le français, et tout spécialement des écoles franchement catholiques. Avec ces trois éléments, et tout spécialement le dernier, je peux espérer que le peuple métis se maintiendra dans le Nord-Ouest, comme la nation canadienne-française s'est conservée intacte et forte sur les rives du Saint-Laurent."

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

La Verite sur une Invention

Je ne me proposais pas, chers lecteurs, de venir vous parler des antériorités de l'acétylène—ce gaz électrique—mais je m'y crois obligé, à cause de certaine brochure qui m'est tombée aujourd'hui dans les mains.

Cette brochure sert à la description d'un appareil que je ne nommerai pas, ne voulant pas lui faire de réclame. Elle commence par une petite histoire fort joyeuse et qui, à elle seule est un véritable roman ; je vais vous la citer en entier. Elle est intitulée : BRÈVE HISTOIRE DE CALCIUM DE CARBIDE ; " ou Electricité dans sa forme la plus perfectionnée et la plus portative."

Le sujet de la lumière artificielle a été une des principales questions qui ont le plus occupé l'esprit de l'homme depuis le commencement de la civilisation. PLUS DE LUMIÈRE, MEILLEURE LUMIÈRE ET LA MOINS DISPENDIEUSE a été et est encore le problème à résoudre. La découverte de la méthode de produire le gaz acétylène de manière à le rendre une spéculation commerciale et de pratique, est une des dernières grandes démarches vers la solution du problème d'une lumière économique et parfaite.

L'ACETYLENE (plus récemment et plus souvent appelée, Sunlight Gas) est de toutes les lumières, la plus parfaite connue jusqu'ici, par sa ressemblance à la lumière du soleil. Nous croyons qu'il n'y a aucune lumière qui lui soit supérieure.

Ce gaz a été découvert, la première fois en 1836, mais, durant 23 ans, personne n'a pu en découvrir le nom scientifique et ses qualités, l'inventeur Dary en ayant gardé le plus profond secret. Depuis, on l'a souvent manufacturé en petites quantités, au moyen de méthodes dispendieuses, et mis en usage dans des expériences scientifiques, là même où la lumière ordinaire ne pouvait en rentrer les exigences. Mais ce n'est qu'en 1888 qu'il est devenu d'un usage commercial. Cette année-là, M. Thomas L. Wilson en a fait l'essai à Spray, C. du N. dans une fournaise électrique pour en réduire les oxides de carbone.

En essayant d'obtenir un métal calcium en réduisant la chaux en charbon de bois ou poudre, il a obtenu une matière solide, extrêmement dure et de couleur de roc gris cristallisé. Comme ce n'était pas la matière que M. Wilson voulait produire, le tout fut jeté dans un ruisseau, tout près, et, à l'instant, se produit une grande quantité de gaz, qui une fois mise au contact du feu donnait une flamme brillante. Une analyse chimique montra le roc être du CARBIDE DE CALCIUM et le gaz, du gaz ACETYLENE. C'est à un accident alors qu'est due la première découverte du gaz ACETYLENE, pour le commerce, l'une des plus grandes découvertes du siècle, cette expérience donnera au public une lumière bien supérieure à tout ce qui avait été produit précédemment.

Depuis cette découverte presqu'accidentelle, les expérences se sont succédées, dans le seul but d'en réduire le prix de production. Jusqu'aujourd'hui le calcium carbide peut être obtenu en petite quantité à des prix qui en permettent l'usage et à des conditions plus avantageuses que que toute autre lumière.

Il n'y a pas à dire et si après cela on conteste à M. Wilson le titre d'INVENTEUR DE L'ACETYLENE qu'il s'est donné pompeusement, il faudra être bien mal intentionné. Je me propose cependant de rétablir les faits. Je ne veux pas citer une opinion particulière ; mais ce qui est ADMIS partout et ACCEPTE

dans le monde savant et dans les derniers Congrès d'acétylène, tenus à Londres Berlin et Budapest.

Pour opérer avec méthode, je commencerai par relever les inexactitudes du petit entrefilet ci-dessus.

L'aimable fumiste, auteur de la brochure, nous raconte que l'acétylène a été découvert, LA PREMIERE FOIS, (avez-vous vu quelque chose de découvert la deuxième fois ?) en 1836 par Davy (et non Dary comme il le dit) chimiste anglais, mais que pendant 23 ans, personne n'a pu en découvrir le nom scientifique et les qualités, l'inventeur en ayant gardé le plus grand secret.

Il est évident qu'un petit mystère, ça fait toujours bien, mais n'en déplaise à l'aimable historien, cela ne s'est pas tout à fait passé ainsi...........continuons.

Mais ce n'est qu'en 1888 qu'il est devenu d'un usage commercial, cette année - là M. Thomas L. Wilson etc.......

La petite expérience en question date seulement de 1894. Il est vrai que M. Wilson en faisant des expériences, fabriqua sans le vouloir du carbide, qui se décomposa au contact de l'eau et s'enflamma, mais ce n'est que vers la fin de 1894 qu'il faut placer cette expérience, car le brevet même que prit M. Wilson le 21 février 1893 sous le No 492 377. et qui portait le titre : " Réduction Electrique des composés métalliques refractaires, " ne parlait pas spécialement du Carbure de Calcium. Dans ce brevet, qui porte sur la fabrication " éventuelle " d'un grand nombre de métaux, tels que boryum, manganèse, strontium, magnésium, calcium, titane, aluminium, tungstène zircone etc., il est bien fait une allusion, qui a plutôt l'air de de ce qu'on appelle une " Clause de style " à la production du carbure de calcium.

Mais il y est surtout insisté sur la nécessité d'empêcher la masse de poudre, au moyen de l'addition de charbon en poudre. Elle paraît avoir été l'unique préoccupation de Wilson qui ne souffle pas mot dans son brevet de la décomposition du carbide par l'eau aux fins d'acétylène.

Or quand M. Moissan fit sa fameuse communication à l'académie des Séances (5 mars 1894), aucune application industrielle n'avait été faite et ce n'est que vers la fin de cette année que M. Wilson songea à réclamer la paternité de l'invention ou plutôt de l'application, en se taxant de son brevet de 1893.

Ceci posé, voici, à mon, avis la véritable histoire, qui donne à tous les savants leur place, et qui seule devrait avoir cours.

L'acétylène fut découvert en 1836, par le chimiste Ed. Davy.

Après lui, différents savants, Torry, Crova, Wohler, etc , eurent, au cours d'expériences, l'occasion de le remarquer.

Mais M. Berthelot en fit, le premier, une étude complète, approfondie.

Il en détermina les propriétés physiques et chimiques, et montra, notamment, qu'avec ce nouveau gaz, il était possible de fabriquer presque tous les corps de la chimie organique.

Toutefois l'acétylène, quoique connu, était resté sans application.

L'honneur d'avoir fabriquer le premier le carbure de calcium, cette précieuse matière, qui, sous l'action de l'eau, produit l'acéty-

(A suivre sur la 3ième page)

Le Manitoba.

Mercredi, 9 Aout 1899

MORTS ET VIVANTS

C'est à croire que nous vivons dans le pays du rêve !

Savez-vous qui nous a enlevé nos écoles, nous a privé de l'usage officiel de notre langue ?

Vous aviez cru jusqu'à présent que c'étaient MM Greenway, Martin, Sifton et leur acolytes ?

Vous croyiez cela sur la foi des documents officiels, sur l'affirmation de Mgr Taché et de tant d'autres, sur le témoignage de votre propre observation.

Erreur, que tout cela, néanmoins, d'après " l'Echo " du gouvernement de Winnipeg.

Ce n'est pas M. Greenway qui a, en 1890, comme chef de gouvernement, mené la campagne contre nous et fait passer les lois de malheur. C'est M. Norquay ! Pauvre Norquay, alors sous quatre pieds de terre depuis l'année précédente.

N'importe, les cendres de Norquay, mort en 1889, sont responsables du mal fait en 1890, un an après.

Voilà ce qu'il en coûte de mourir trop tôt ! Des adversaires, montés au pouvoir par la trahison, font toutes espèces de bêtises, et on trouve des pleutres assez serviles et assez dénués d'honnêteté pour les en soulager en bouclant ces mêmes bêtises sur le dos de leurs prédécesseurs, partis pour l'autre monde.

Dites donc ! votre M. Greenway, vos MM. Martin et Sifton sont-ils des hypnotisés, des inconscients, faisant le mal aveuglément, sans pouvoir réagir contre le sort qui les fait se promener tragiquement dans notre monde politique comme des Barbe-Bleue.

Car, enfin, le fait brutal est là. Vos trucs et vos cabrioles ne le changeront pas. C'est un gouvernement libéral et une majorité libérale qui ont voté la loi scolaire contre laquelle nous nous débattons. Ce gouvernement était le même qu'aujourd'hui, celui de M. Greenway.

Ah ! vous dites que M. Greenway n'a fait qu'exploiter un champ déjà ensemencé par M. Norquay.

Supposons que vous disiez vrai ! Il vous faut avouer que Greenway est un jardinier qui n'a pas ménagé ses peines pour faire lever le grain de semence mis en terre, à ce que vous prétendez, par M. Norquay.

En effet, ce grain était enfoui très profondément depuis huit ans. Depuis huit ans, nous n'en voyions poindre aucun vestige ; nous avions la paix et la sécurité.

Mais voici le Greenway qui arrive, et promptement, il déblaie le terrain, il arrose et cultive tellement bien la pauvre plante qu'elle donne des fruits abondants, volumineux, mais violemment amers, et dont, pourtant, " l'Echo de Manitoba " fait ses délices.

Supposons, encore un coup, que M. Norquay et d'autres aient jadis fait des équipées répréhensibles. Quelle position faut-il prendre ?

Certes, il faut le blâmer, et blâmer aussi ceux qui l'auraient imité depuis.

Nous ne sommes pas les apologistes des fautes qui ont pu être commises autrefois. Seulement, entre un mort qui ne peut plus rien contre nous, et un vivant, qui s'affirme aussi résolu, aujourd'hui qu'hier, de nous molester, nous nous occupons du vivant, laissant le mort au soin de l'histoire.

Le fait que d'autres ont pu méditer contre nous, autrefois, de mauvais desseins n'absout pas ceux qui non - seulement ont conspiré contre nous, mais nous ont infligé des blessures cuisantes qui nous font encore souffrir.

L'homme qui nous tient sous son talon depuis dix ans, c'est M. Greenway.

M. Greenway est coupable, quelle que soit, du reste, la responsabilité des autres. C'est lui, et non pas les autres, qui vient nous demander un renouvellement de bail au pouvoir. Nous avons notre vote pour lui signifier notre déplaisir ; il faut en profiter. Il faut le faire déguerpir ; il faut lui faire sentir notre indignation et notre réprobation.

Beau moyen, en vérité, de revendiquer nos droits et de proclamer notre attachement aux choses sacrées qu'on nous a enlevées que de nous amuser à faire le procès d'un mort et à laisser jouir en paix de ses rapines le spoliateur, très vivant et très actif de nos biens et de nos privilèges !

Non, la question n'est pas aujourd'hui de savoir si Norquay a fait du mal ; Norquay est mort !

Greenway vit ; il veut rester au pouvoir pour continuer et consommer son œuvre scélérate.

C'est ce vivant qu'il faut juger et punir.

HOMMAGE A L'ENVERS

Sous le titre " Un hommage à notre rédacteur " ou soit dit entre parenthèse, l'encensé et l'encenseur, le dernier " Echo de Manitoba " nous donne un article de rédaction d'un goût très douteux.

Pour qui connait le personnage en question ce certificat de magnanime grandeur et d'abnégation extraordinaire que monsieur se décerne humblement représente dans le monde politique, la même valeur que représente dans le monde financier, la fausse monnaie, pas grand chose, au plutôt, rien du tout.

Monsieur veut bien nous assurer, dans son langage fleuri, qu'il n'est pas de ces jeunes vaniteux, dont l'unique souci est de faire la roue ; après tout, il est encore prudent, le compère. Il se rappelle, sans doute, avoir lu dans ses jeunes années, quelques-unes des morales du bon vieux LaFontaine. Il sait qu'un jour l'âne vêtue de la peau du lion, ayant par maheur laissé voir le bout de l'oreille, en reçut un éreintement. Ce sont de ces situations critiques qu'il fait bon d'éviter.

Vous êtes sage, citoyen, en n'y revenant plus.

DES REPONSES

" L'Echo " se vante quand il prétend que Le Manitoba n'a pas de réponse à donner à ses histoires.

Comme il est facile d'accumuler en une seule page autant d'erreurs que de lignes, il nous faudrait un journal à double format pour lui faire la leçon complète et démasquer toutes ses tartuferies. Nos lecteurs n'en exigent pas autant. Il suffit d'attirer leur attention sur quelques traits, de leur faire toucher du doigt, comme nous l'avons fait l'autre jour, les faux en écriture qui trouvent place dans les colonnes du petit "Echo"; ils jugent de tout le reste par ces échantillons.

Il nous convient cependant de montrer en un point le peu de probité qui existe sous les toits de cette feuille.

" L'Echo " dans un récent article, mettait sur le compte du " parti conservateur " certains actes qu'il relève dans la période qui s'est écoulée de 1870 à 1880.

Ce que raconte " l'Echo " n'est pas de l'histoire ; Ce sont simplement " des histoires." Les rectifier importe peu à ce moment. M. Norquay est mort, et ce n'est pas lui qui, en 1890, et depuis, nous a persécutés. Ce n'est pas lui non plus, qui vient aujourd'hui solliciter nos suffrages. C'est donc vouloir créer des équivoques et détourner notre attention des responsabilités de l'heure présente que de se rabattre sur les événements des époques antérieuses. Au surplus ce qui a pu se faire de mal à ces époques n'a pas plus notre approbation que les audacieuses et injustes entreprises des dix dernières années.

Bien que ces rectifications ne s'imposent pas aujourd'hui, elles seront faites quelque bon jour. Il y a des dessous de cartes intéressants dans les différentes crises par lesquelles notre province a passé avant 1880. Et il y a des tout " petits," qui fréquentent les vestibules de " l'Echo," qui feraient bien de ne pas réveiller certains chats qui dorment.

Quoiqu'il en puisse être, les partis politiques n'existaient pas alors dans la province. Ils n'ont commencé à s'affirmer nettement que vers 1881. C'est donc manquer de probité que d'attribuer au parti conservateur, puisqu'il n'avait pas encore à cette époque d'existence organisée, les actes d'un groupe politique quelconque.

En y regardant de près, on pourrait avec beaucoup plus de vraisemblance, attribuer la responsabilité de ces actes au parti libéral, qui alors comme aujourd'hui, servait de refuge aux fanatiques et aux insulteurs.

Quels sont les hommes qu'on voit se remuer le plus dans cette mêlée ? Quels sont ceux qui se sont montrés les plus ardents à faire prévaloir les idées étroites qui eurent alors pendant quelques semaines le haut du pavé ? C'est M. Brown, franc libéral à cette époque ; c'est M. Biggs, libéral avancé ; c'est M. Sifton, le père du M. Sifton qui a voté lestement contre nos franchises en 1890 et qui tient aujourd'hui l'un des bouts de la ficelle sur laquelle on tire d'Ottawa et de Winnipeg pour nous étouffer, dans la campagne de duperie et de mystification menée depuis trois ans et dont nous sommes l'enjeu.

Disons-le à l'honneur et à la décharge de Norquay, il comprit vite qu'il faisait fausse route. Dès novembre 1879, il reconstituait son cabinet et le ramenait dans des voies plus justes. Il mettait de côté M. Biggs et faisait entrer dans son gouvernement les honorables MM. Girard et Goulet. Il donnait des garanties à l'élément catholique et français.

Depuis lors jusqu'à sa chute, Norquay, assisté de l'hon. M. LaRivière, fut fidèle à sa parole. Bien différent en cela de M. Greenway, qui a violé effrontément toutes les promesses qu'il avait faites à l'électorat et à Mgr Taché, concernant l'enviolabilité des institutions sous la sauvegarde desquelles était placées nos croyances religieuses, notre langue et nos aspirations nationales.

Quand Norquay a quitté le pouvoir, la paix était établie parmi nous. Justice nous était rendue. Nos privilèges n'étaient pas mis en séquestre. Nos écoles catholiques fonctionnaient sous l'égide de la loi et recevaient leur part des argents publics, et nul ne les inquiétait ; et nul ne parlait de nous faire la guerre. Notre langue n'était pas ostracisée ni bannie de la vie officielle.

Nous étions plutôt l'objet des faveurs du gouvernement. Et beaucoup de ces faveurs tombaient sur les épaules de plusieurs de ceux qui, ingrats, se liguent aujourd'hui avec d'autres pour souiller la mémoire d'un homme qui a pu avoir ses fautes, mais dont les dernières années d'administration ont été pleines de justice et de protection pour nous. Faudra-t-il nommer ces gens-là?

Ce que nous disons ici, tout le monde peut en proclamer la vérité. Tous le savent. C'est de l'histoire comtemporaine. Ils vivent encore les pupulations qui immigrèrent à cette époque et qui jouirent des bienfaits de cette administration. Nous pouvons faire appel à leur mémoire, et contre ces souvenirs toutes les balivernes et les méchancetés de " l'Echo "—car on y met de la méchanceté—viendront s'écraser, de même qu'une poignée de boue s'aplatit sur les parois d'un édifice.

M. Greenway le savait et le voyait si bien que, pour arriver au pouvoir, il promit de maintenir cet ordre de choses. Ces promesses furent les atouts qui assurèrent sa victoire. On sait comment il nous a trichés depuis.

Il a levé l'étendard de la persécution. Il a soulevé les passions contre nous. Il nous a dépouillés de choses sacrées, qu'il avait promis de respecter.

D'abord, c'est par la violence qu'il a fait son œuvre. Depuis trois ans, voyant l'insuccès de ses brutalités premières, il a changé de tactique. C'est maintenant par l'insinuation, par l'appât des faveurs et de l'argent qu'il cherche à nous amadouer. Mais un vieux joueur ne perd pas ses instincts au déclin de l'âge. Rappelons-nous-le, qui a triché, trichera encore. N'allons pas confier à ce jeu ce que nous avons de plus cher, notre langue et la foi de nos enfants. Car, l'école neutre, c'est le tombeau de la foi.

Comment les gens de "l'Echo" ne le comprennent-ils pas ?

Les maladroits qu'ils sont !

Ne s'aperçoivent-ils pas qu'en rappelant les événements de l'époque où ils pensent trouver du réconfort, ils s'appliquent à eux-mêmes le plus violent des soufflets ?

En effet, qu'apercevons-nous alors dans les rangs catholiques et français.

L'union entre nous, l'union dans la protestation, l'union dans les revendications, l'union autour du drapeau religieux et national. Ensemble on s'indigne, ensemble on lutte, ensemble aussi l'on triomphe.

Comme nous l'avons dit plus haut, quelques semaines s'étaient à peine écoulées que devant l'attitude patriotique, ferme et persévérante de nos hommes publics, les points noirs disparaissaient pour faire place au soleil qui a lui sur nous jusqu'à ce que M. Greenway se soit interposé entre ses rayons et nos pauvres membres maintenant souffrants des froidures de l'injustice.

Les libéraux dont " l'Echo de Manitoba " est l'organe suivent-ils ce bel et patriotique exemple ?

Nous les voyons, au contraire, s'agiter pour multiplier les équivoques, pour émousser les répugnances que tout peuple doit avoir contre ceux qui le persécutent, pour faire réussir les manœuvres de nos ennemis ; ils se font les complices de ceux-ci ; ils voudraient nous amener à ratifier le déni de justice qu'on persiste aussi bien ici qu'à Ottawa, à nous infliger ; par des collusions inqualifiables, ils fournissent à nos adversaires des chances de réussir dans leur œuvre néfaste ; et se tournant vers ceux qui croient encore au triomphe de la justice, du droit et des causes saintes, ils s'en font les insulteurs.

Ah! contresignez, si vous le voulez, les actes qui décrètent notre déchéance ; baisez les mains qui les ont préparés ; inclinez-vous jusqu'à toucher de vos fronts la poussière du chemin devant ceux qui déclarent intangibles les lois de malheur qu'un sort inexorable nous oblige de subir, nous en éprouverons, certes, une grande tristesse, mais nous ne vous imiterons pas. Nous préférons suivre, dans ces moments critiques, les leçons de ceux qui se sont levés à toutes les époques antérieures, pour la revendication de nos droits.

Notre Chronique de la Province.

Nous prenons la liberté d'attirer, d'une manière toute spéciale, l'attention de nos lecteurs sur la chronique de notre correspondant de Sainte-Anne des Chênes. C'est de l'histoire véritable. Il y a des passages qui sont à lire et à relire. Entre autres leçons méritées, cette chronique contient un vigoureux coup de fouet qui frappe en pleine figure un personnage bien connu pour son œuvre néfaste dans la question scolaire. Il n'y a rien comme l'histoire pour confondre un injuste oppresseur.

Le Free Press nous apprend ce matin que les $62,000 disparues à la banque Molson l'automne dernier viennent d'être retrouvées. Cet argent avait été soustrait du trésor par un ancien employé, John W. Anderson. Anderson a dû subir un interrogatoire préliminaire aujourd'hui à Winnipeg.

LE VRAI BON CHEMIN.

Le "Canadien", de Saint-Paul, Minn., reprenait vertement, il n'y a pas longtemps, les Canadiens-français des Etats-Unis, sur le manque de patriotisme et le peu de fierté nationale dont ils font preuve en rejetant au rancart la langue française, pour adopter, même dans la famille, la langue courante au pays. L'article énergique du " Canadien " a inspiré à M. Arthur Preuss, directeur du journal "The Review ", de Saint-Louis, les lignes suivantes :

" Voilà une autre preuve que le français disparaît graduellement, comme langue populaire, dans l'Ouest (des États-Unis).

"Nous avons souvent exprimé nos regrets sur une pareille folie Lorsque nous avons nous-même passé tant de nuits, les yeux collés sur des grammaires et des vocabulaires, afin d'acquérir le peu que nous connaissons de la belle et importante langue française—(et encore nous n'avons pu arriver qu'à pouvoir en saisir un peu la lecture),—il nous sera toujours impossible de comprendre que de jeunes Canadiens-français puissent si facilement négliger les occasions splendides que la famille et l'école leur offrent d'apprendre cette langue. Oui, que quelqu'un puisse rougir de l'immense avantage de pouvoir parler le français: cela nous est absolument incompréhensible.

L'homme qui parle ainsi n'est pas le premier venu. M. Preuss n'est ni un fanatique, ni un chauvin, ni un visionnaire; c'est un écrivain sérieux et consciencieux. "The Review" a une influence considérable; son directeur le sait et il faut que le mal soit sérieux pour qu'il dise : le français disparaît graduellement comme langue populaire dans l'ouest américain.

Cet incident montre une fois de plus qu'on devrait essayer, et très sérieusement, dans la province de Québec, d'enrayer l'émigration canadienne - française dans la république voisine. Un grand nombre de nos pauvres Canadiens se jettent quatre à quatre sur la langue anglaise, dès qu'ils ont touché le sol des Etats-Unis, et s'ingénient à devenir aussi américains que possible.

Nous l'avons dit et redit très souvent: si l'on essayait de diriger vers le Manitoba ces compatriotes décidés à quitter la province-mère, on leur rendait un service inappréciable; on nous aiderait plus puissamment que par tout autre moyen à sortir de nos difficultés, on contribuerait merveilleusement au développement de l'influence française par tout le Canada et par là même on fortifierait efficacement la vieille province de Québec.

RESPECTEZ LES AUTRES..

Le rédacteur de "L'Echo de Manitoba " se plaint d'avoir été maltraité par Le Manitoba !

Il a belle grâce de se plaindre, le monsieur, lui qui, pendant plus d'un an, n'a pas fait autre chose que d'injurier à pleine bouche et à pleines colonnes.

Quand on a l'épiderme si sensible, on commence par se montrer gentilhomme. Les avanies sont alors moins à craindre.

Respectez les autres, et vous serez respectés.

Le Manitoba a été longtemps à ne rien dire. Il s'est contenté de donner, deux ou trois fois, un avis discret. Il a fallu enfin manier le fouet. Nos coups ont porté juste et ont fait réfléchir certains personnages sur votre compte.

La vérité est que le nouveau propriétaire, totalement incapable de conduire lui-même son journal, et forcé, pour ce, de retenir vos services, vous contraint, malgré vous, de ne jouer vos pipeaux que de derrière la coulisse : il préfère ne pas faire camarade avec vous publiquement. Cela, nous le savons de bonne source.

Après avoir " chanté pouille," pendant longtemps, le rédacteur de " l'Echo " danse maintenant de douleur sous la cinglée.

C'est cela ! l'ami, vous avez chanté, eh bien ! dansez maintenant......

La Propriete, C'est le Vol !

(Du Mouvement Catholique)

Certains organes du libéralisme canadien ont à ce point perdu la tête et le cœur qu'ils ne reculent pas devant l'audace d'appeler Greenway le sauveur de la minorité catholique au Manitoba. Cette énormité peut être rangée à côté de celle du publiciste anarchiste qui résumait ses thèses sur la propriété en ce mot devenu fameux par son cynisme même : " La propriété, c'est le vol."

Greenway a été, est et déclare vouloir rester le persécuteur de la minorité catholique au Manitoba. C'est déraisonner et avoir perdu jusqu'à la notion des réalités historiques que de le présenter aux catholiques manitobains sous d'autres traits, et nul ne le sait mieux et nul n'entend mieux le prouver que les catholiques manitobains eux-mêmes.

$60,916,244 06

Les crédits que le parlement fédéral a été appelé à voter pendant la session, s'élèvent jusqu'à présent à l'énorme somme de $60,916,244.06, divisée comme suit :

Estimés supplémentaires pour 1898–99	$ 2,522,054,44
Estimés pour 1899–1900...........	46,286,550.77
Estimés supplémentaires	5,497,343.85
Subsides aux chemins de fer.........	6,590,295.00
Total	$60,916,244 06

Et il est bien probable que ce n'est pas tout. On s'attend encore à quelques estimés supplémentaires extra qui s'élèveront à une couple de millions de dollars.

En 1896, lorsque les conservateurs ont quitté le pouvoir, les dépenses s'élevaient à environ 40 millions de dollars.

Aujourd'hui, après trois années d'administration libérale, elles accusent une augmentation de 20 millions.—(Evénement).

NOUVELLE MAISON DE PENSION

Les Sœurs de la Charité de l'Hôpital Général de Saint-Boniface, ayant été priées plusieurs fois et en divers temps de prendre en pension de jeunes garçons pour les préparer à la première Communion, tout en fréquentant soit les Classes du Collège, soit celles de l'Académie Provencher tout en restant sous les soins des Sœurs ; la Communauté a ouvert à cette fin, des salles propices qui leur permettent de recevoir un bon nombre d'élèves admissibles depuis l'âge desix ans jusqu'à douze.

Les conditions suivantes pouront être modifiées selon les besoins des lieux et des circonstances.

Pension $6.00 par mois.
Blanchissage $1 00.
Literie $0.50.
Pour fréquenter l'Académie Provencher $0.50 par mois.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Suite de la 1ère page

lène, revient au savant professeur Moissan. Il commença ses expériences en 1892 et il les poursuivit en 1894, avec la collaboration de son préparateur Bullier, M. Moissan obtint des échantillons de carbure nettement défini.

Bullier prit un brevet sur le procédé de fabrication et Moissan envoya à l'Académie des Sciences une note qui eut un grand retentissement dans le monde scientifique et industriel.

Presque en même temps, un Américain, Wilson, après une série d'expériences, prit également un brevèt de fabrication sur le même corps et commença une série des conférences, très suivies, qui donnèrent à penser que l'acétylène, né du carbure de calcium, était un gaz destiné peut-être à révolutionner l'éclairage moderne.

Depuis, dans les Congrès internationaux on a toujours rendu hommage à Davy, à Berthelot, à Moissan, à Wilson, chacun dans l'ordre de priorité signalé ainsi.

Il ne suffit pas de "boomer" et de faire du "puff," il faut encore avoir des arguments à sortir; et je déteste voir l'histoire racontée de travers comme je déteste ces fabricants d'appareils, qui vous disent dans des prospectus qui sont de véritables livres: Mon appareil est le "best in the world," avec mon système la lumière acétylène est plus belle qu'avec les autres, et cent autres balivernes; la vérité est que ces "puffeurs" ont généralement copié leur appareil sur un appareil étranger qu'ils savent ne pas pouvoir venir leur rien réclamer.

Je ne veux pas entrer aujourd'hui dans toutes ces considérations fort longues et je parlerai spécialement des appareils dans une chronique supplémentaire.

R. PIERRE.

DANS LE MONDE POLITIQUE

L'Hon. sénateur Bellerose, représentant de la division Saint-Vincent de Paul, P.Q., est très sérieusement malade.

Joe Martin vient d'être remplacé par M. Alex. Henderson comme procureur général dans le cabinet Semlin, à la Colombie Anglaise.

"L'Etoile du Nord" commence la 16ième année de son existence. Nos compliments au vaillant confrère.

Sir Chs Tupper vient de partir pour l'Angleterre. Le vieux chef conservateur sera de retour dans une couple de mois

M. Alexandre Lawrence, de Gretna, ancien député de Morden à la législature provinciale, est mort samedi.

L'Hon. Hector C. McDonald, solliciteur général dans le gouvernement libéral à l'Ile du Prince Edouard vient d'être nommé juge. Chaque semaine, des hommes importants du parti libéral se font caser, car ils s'aperçoivent que le grand règne ne durera pas toujours. Quand les rats désertent le navire, c'est signe que le dit navire va bientôt couler....

Sir James Edgar, qui vient de mourir, est le 16ème des députés aux Communes qui sont morts depuis les élections de 1896.

LA REV. SŒUR FISETTE

La Révérende Sœur Fisette, Assistante de la Supérieure des RR. SS. de la Charité, à la maison-vicariale de Saint-Boniface, célébrait dimanche dernier le cinquantième anniversaire de sa profession religieuse. La vénérable Sœur a vécu trois ans dans notre ville, alors que Mgr Provencher dirigeait le diocèse.

La Rev. Sœur Justine Fisette naquit à Contre-cœur, P. Q., le 1er novembre 1829. Elle prononça ses derniers vœux comme religieuse de la Charité le 7 août 1849.

En 1850, la Rev. Sœur Valade supérieure des RR. SS. de la Charité à Saint-Boniface, fit le voyage au Bas-Canada pour chercher de nouvelles recrues. C'est alors que la jeune Sœur Fisette, avec les SS. Lespérence et Laurent vinrent à la Rivière-Rouge. Le voyage, que l'on fait maintenant en 45 heures, dura pour elles un peu plus de trois mois. C'est dire les difficultés qui se présentaient alors et le courage que les sœurs voyageuses durent déployer. Outre les difficultés de la route, il fallait aussi songer à se protéger, à travers la prairie, contre les attaques des sauvages. Plusieurs cavaliers, montés sur de solides chevaux, surveillèrent continuellement les alentours de la petite caravane. Les sauvages ne se montrèrent pas; on sut cependant plus tard que les Sioux avaient observé et suivi les mouvements des voyageurs blancs.

En arrivant à Saint-Boniface, les jeunes Sœurs apportèrent la grande nouvelle du choix du Père Taché, âgé de 27 ans, comme coadjuteur de Mgr Provencher.

Sœur Fisette, avec l'aide de Sœur Lespérance, ouvrit dès leur arrivée une école pour les filles. On établit plus tard le Pensionnat; protestants comme catholiques y envoyèrent leurs enfants.

Sœur Fisette, ainsi que ses deux compagnes de voyages à la Rivière Rouge ont vu Winnipeg un emplacement de quelques maisons et Saint-Boniface un village composé de l'église, d'un modeste évêché, d'un couvent et de quelques cabanes de "settlers." Depuis, Winnipeg a pris sous leurs yeux ses magnifiques proportions d'aujourd'hui; Saint-Boniface s'est développé; nos superbes maisons d'éducation et de charité ont remplacé les premieres constructions.

Sœur Fisette a été pendant, 3 ans maîtresse des novices; supérieure à St-Frs-Xavier pendant 22 ans, à trois périodes differentes; supérieure à Saint-Norbert pendant trois ans; trois ans également supérieure de l'Ecole Industrielle. La vénérable religieuse est aujourd'hui âgée de 70 ans: elle occupe, ainsi que l'avons dit plus haut, le poste d'assistante à la mère vicaire, la R. S. Dionne, laquelle a juste la moitié de l'âge de son assistante, c'est-à-dire 35 ans.

Cette anniversaire a donné lieu à de belles fêtes, non seulement pour la communauté, mais aussi pour notre ville. Une souscription empressée des dames s'est faite dans la ville et dimanche soir ces dernières se réunissaient à la maison vicariale pour offrir un bouquet contenant des pièces d'or au chiffre de $85.00. C'est Madame Lambert qui a fait la présentation de ce cadeau.

Nous nous faisons les interprètes du public pour féliciter respectueusement la R. S. Fisette et l'assurer que notre population apprécie à leur juste valeur ses nombreuses années de travail au Manitoba.

LA BANQUE D'HOCHELAGA.

La crise financière causée à Montréal par le "crac" de la Banque Ville-Marie est terminée. Le calme est rétabli partout.

La Banque Jacques-Cartier, qui a dû fermer ses portes pour quelque temps, recommencera bientôt ses affaires, car son bilan est très satisfaisant, et une peur mal fondée de la part de certains déposants, a été la seule cause de sa fermeture.

La Banque d'Hochelaga, qui a un bureau à Winnipeg, a pu dans cette circonstance montrer toute sa force et toute sa vigueur.

Bien que plusieurs banques de Montréal et de New York lui aient offert du secours, elle n'a eu besoin de personne et s'est montrée prête du commencement à la fin à faire face à n'importe quelle demande.

Connaissant toute la vitalité de cette institution canadienne, plusieurs grands financiers de Montréal n'ont pas hésité, au moment où la panique semblait la plus grande, à faire des dépots de $150,000 à $200,000.

La Banque d'Hochelaga avait en main $3,000,000 en or, pour répondre à tous les déposants.

Nous devons donc être fiers de cette institution nationale qui se tient au premier rang parmi les institutions financières du Canada.

Ne craignons pas de lui confier nos épargnes. Elles seront en lieu sur.

PERSONNEL

Madame Denis Daoust, de Winnipeg, est partie pour la Belgique, samedi; elle sera absente quatre mois. Madame Daoust est accompagnée de sa sœur, Melle Timmemans.

Mde Lapham, de Deleau, qui a subi récemment une opération à l'Hôpital de Saint-Boniface, est parfaitement rétablie et est retournée chez elle vendredi dernier.

M. L. N. Champagne, député de Wright, P.Q., aux communes, était, au commencement de la semaine, en visite à Winnipeg. M. Champagne continue jusqu'à la côte du Pacifique accompagné de M. N. Chevrier. Il s'éjournera ensuite une quinzaine de jours chez M. Chevrier, 306, rue Edmonton, Winnipeg.

L'inspecteur McColl, du département des sauvages, est revenu récemment d'un voyage aux réserves Saint-Peters, Brokenhead et Fort Alexander. Il croit que la population sauvage diminue en ces endroits.

M. Théo. Bertrand vient de faire un court voyage à Joliette, N. D, pour affaires.

Le major-général Hutton, commandant des forces militaires au Canada, visitera prochainemeut les quartiers établis au Manitoba et dans tout l'ouest.

M. Jos. Beaupré, de Stony Mountain, était en cette ville la semaine dernière.

MENUS PROPOS

Durapiat gourmande son fils qui déambule dans les appartements.

—Voyons, Anatole, as-tu bientôt fini de te promener comme cela? Tu vas user tes souliers.

Anatole, tout contrit, s'assied.

—Anatole, bon! s'exclame à nouveau le père. Maintenant tu vas user tes culottes.

A bord.

Un matelot à son officier.

—Pardon, commandant, mais peut-on dire d'une chose qu'elle est perdue lorsqu'on sait où elle est?

—Non, mon ami.

—En ce cas, votre revolver, que je nettoyais ce matin, n'est pas perdu, puisque je sais qu'il est au fond de la mer où je l'ai, par mégarde, laissé tomber.



A Propos d'Agriculture

La vie des Champs

Le laboureur n'est pas méchant :
L'air qu'il respire rend honnête :
Il sait qu'aux bornes de son champ
Le désir qu'il poursuit s'arrête.

O fortunatos nimium, sua si bona noscint,
[Agricolas !
O trop heureux cultivateurs, s'ils savaient
[apprécier leur bonheur !

Ce qui était une vérité il y a deux mille ans est encore aujourd'hui, plus vrai peut-être, parce que les changements apportés dans les autres états de vie font encore ressortir davantage l'inappréciable paix, le calme bienfaisant de la vie des champs.

Il est peu de mes lecteurs qui ne connaissent point la vie de la campagne ; la plupart même y sont nés et y ont été élevés. Causons donc ensemble, pendant, quelques instants, de ces belles années que nous avons passées au milieu des travaux salutaires et de plaisirs robustes de la vie champêtre. Il nous en reviendra comme une bonne odeur de terroir qui nous réconfortera et nous fera oublier pour un moment la p'ate et épuisante existence des villes qui nous use et nous brise, bien avant le temps fixé par la bonne nature elle-même. O les beaux soleils matinals montant dans l'air, reposé et parfumé par toutes les saines émanations du sol que travaillent les sèves et les sucs féconds du printemps ! O les flamboyants couchers qui empourprent l'horizon par les soirs tièdes qu'embaument les fleurs nouvelles et les jeunes feuilles aux nuances si tendres et si délicates !

N'avez-vous pas senti, en vous promenant à travers les champs et les bois, un mystérieux frisson de vie qui pénètre et sature tout votre être ? N'avez vous pas éprouvé cette espèce d'effervescence qui soulève votre esprit et vous emporte à des aspirations plus hautes, à une fraternité plus large, à une bonté qui semble monter de la nature elle-même pour vous envahir et réchauffer votre âme ? Tout ce qui vous entoure respire le calme dans la force, le bien-être dans la confiance. C'est une harmonie de sons et de couleurs qui vous charme et vous séduit. Votre champ est semé. Vous voyez déjà poindre les premières tiges qui promettent la riche moisson prochaine, avec la volonté de Dieu. Vous avez fait votre part. A la Providence, maintenant, de faire la sienne ; et vous savez bien que la Providence n'y manquera pas. C'est ce qui fait votre force et votre indépendance.

Car songez-y bien ; à part le calme, la douceur et la salubrité des champs vous avez encore la vie la plus noble, la plus indépendante qui se puisse concevoir. En fait, vous ne relevez absolument que de Dieu lui-même ; il est votre seul Seigneur. Ils avaient bien compris cela, les anciens qui voulaient qu'un fils de noble famille ne pût embrasser sans déchoir, que trois états de vie ; la service des autels, la profession des armes, et la culture des champs, "crux, gladium et aratrum," la croix, l'épée et la charrue. C'est qu'en effet, toutes les autres professions, même les plus exaltées, ne sont en définitive qu'un servage plus ou moins déguisé, un asservissement, tandis que le service de Dieu, le service de la patrie, le service du sol fécond est une profession libre et noble qui n'a d'entraves que le devoir et la loi, ce qui est la plus haute expression de la liberté.

NAPOLÉON LEGENDRE.

DE PAR LE MONDE

Le procès Dreyfus est commencé depuis lundi, à Rennes. Nous attendons avec impatience l'issue de cette ténébreuse affaire.

On rapporte qu'il y a des émeutes de plus en plus fréquentes à Madrid, Espagne.

Croiriez-vous qu'il existe encore des vétérans des guerres de Napoléon Ier ? Le dernier, que l'on vient de découvrir, se nomme Vincent Markiewiez et il habite Cracovie, où il naquit le 15 janvier 1794—ce qui lui donne 105 ans bien sonnés.

Ce "vieux de la vielle" s'engagea en 1811, à 17 ans, dans un bataillon polonais incorporé à l'armée de Napoléon; il assista à l'incendie de Moscou, au désastre de la Bérézina, aux batailles de Lutzen et de Leipsick.

Après la chute de Napoléon, il servit la Pologne, puis la Hongrie, pendant la guerre de l'indépendance.

Voici environ un demi-siècle qu'il est à la retraite.

CHEZ NOUS ET AUTOUR DE NOUS

—On vient d'installer un appareil contre le feu à l'Ecole Industrielle.

—Le cerf-volant est en ce moment le jouet favori des enfants dans la ville.

—L'association des épiciers fera son pique-nique annuel au Portage du Rat demain.

—La semaine dernière, 100,000 acres de terrains au Dakota Nord ont été ravagées par la grêle.

—Six mille travailleurs vont être requis pour aider aux travaux des récoltes dans la province.

—Une équipe de travailleurs vient de passer dans nos rues pour nous débarrasser des hautes herbes.

—L'exposition du district de Killarney s'est terminée il y a quelques jours. La température n'a pas été favorable; ce qui a nui considérablement au succès.

—Le Jour du Travail sera célébré dignement le 4 septembre. On annonce des innovations au programme; ainsi il y aura, entre autre chose, une exposition de bébés.

—Il y a eu quelques cas de picotte, la semaine dernière, dans le nord du Dakota. Les autorités ont promptement pris des mesures et y n'y a plus aucun danger.

—Deux hommes qui travaillaient sur la voie du Northern Pacific, à Winnipeg, se sont fait frapper par un freight avant-hier et ont été transportés à l'Hôpital de Saint-Boniface.

—Quelques citoyens de Morinville ont jugé à propos, paraît-il, de célébrer le 4 juillet, fête de l'indépendance des Etats-Unis. Pourquoi cette démonstration ? Nous aimerions à le savoir. Lea idées américaines ou "américanizantes" ne sont pas de mise ici.—L'Ouest Canadien.

—Les enfants de l'Ecole Industrielle sont revenus mercredi de leur voyage de plaisir au Fort Alexandre; à leur arrivée à Saint-Boniface, leur fanfare a fait entendre un joli morceau de son répertoire.

—On annonce l'arrivée prochaine dans la province, d'un bon nombere de fermiers d'Angleterre.

—M. Hugh J. Macdonald sera invité, au cours du mois, à une grande démonstration politique à la Colombie Anglaise.

—La "Tribune," organe libéral à Winnipeg, fait en ce moment une guerre acharnée contre M. Sifton, membre du gouvernement fédéral.

—Notre hôpital général est toujours rempli de patients. Trente médecins et chirurgiens y ont actuellement des malades sous leurs soins.

—La construction des nouveaux quartiers du Northern Pacific avance rapidement; les bureaux seront occupés par les employés le 1er septembre.

—Les élévateurs de Fort William ont emmagasiné 170,000 minots de blé la semaine dernière; ils en contiennunt à peu près 1,997,000 minots actuellement.

—Mme W. J. McLean, qui durant la campagne du Nord-Ouest, en 1885, avait été fait prisonnière par Gros Ours et libérée par le général Middleton, vient de mourir à Winnipeg.

—Ceux qui chassent seront prudents de ne pas le faire en contravention des règlements établis, car une surveillance active sera exercée partout, cet automne, dans la province.

—Un grand nombre de Doukhobors sont partis vendredi pour Yorkton et Strathclair, où le gouvernement les installera sur des réserves et les munitionnera jusqu'à ce qu'ils aient levé leur récolte de l'année prochaine.

—On annonce que le club de baseball de Saint-Jean-Baptiste a lancé un défi à nos joueurs de Saint-Boniface. Ceux-ci se préparent à relever dignement le défi. La partie ne manquera pas d'être très interessante, car les deux clubs sont bons.

—Les cultivateurs vont récolter leurs grains d'ici à quelques jours. Demain ou après-demain on aura commencé à couper le blé en certains endroits. La température a été exceptionnellement favorable; aussi cette année sera-t-elle l'une des meilleures sous ce rapport.

—Walter Terry, jeune homme de 25 ans, résident de Winnipeg, a été trouvé mort, vendredi, sur la côte de la rivière Rouge, vis-à-vis la rue Lombard. On a trouvé sur lui une fiole de strychnine vide aux deux tiers, et à côté, un vieux bidon, qui lui aura sans doute servi pour préparer le breuvage qui l'a empoisonné.

—Les recettes nettes du Pacifique pour le mois de juin, ont été de $1,023,060, soit une augmentation de $205,664 sur le mois correspondant de l'année dernière. C'est la plus considérable augmentation de profits que le Pacifique ait encore réalisée en un mois. Les recettes nettes du premier semestre de 1899 ont été de $5,022,253, ce qui constitue une augmentation de $868,576 sur le premier semestre de 1898.

—Nouvelle chronique sur l'acétylène, en première page. Ainsi que l'annonce notre collaborateur, il nous donnera bientôt un entretien sur les différents appareils producteurs de ce gaz d'éclairage. On peut admirer l'éclat, la fixité et la blancheur de la lumière acétylène, à l'hotel Chamberland et surtout à la coquette pharmacie Defoy, où les becs à gaz, très bien disposés et en quantité suffisante donnent un très bel effet.

DANS LE MONDE RELIGIEUX

La Très Rev. Sœur Supérieure de la Congrégation des Cinq-Plaies vient de faire une visite à Notre-Dame de Lourdes, Man., où une maison de la communauté est établie. Elle est partie d'ici jeudi, pour le Nominingue et reprendra le chemin de la France d'ici à quelques semaines.

Le R. M Cloutier est revenu vendredi de son voyage dans l'est.

On espère que Mgr l'Archevêque sera de retour dimanche

Les RR. PP. Couture, Robichaud et Colclough, nouveaux professeurs au collège, sont arrivés ici la semaine dernière.

Le R. M. Sinnett, de Montréal, et résidant autrefois au Portage la Prairie, est en visite au Manitoba.

COMMERCE

Marchés de Saint-Boniface et de Winnipeg corrigés le 8 Août 1899.

	$ cts.		$ cts.
Beurre, frais, la lb	0 12	à	0 15
Beurre, salé, la lb	0 15	à	0 15
Fromage	0 09	à	0 10
Œufs frais, la doz	0 00	à	12½
Œufs en boites, la doz	0 16	à	0 18
Patates, le minot	0 75	à	0 80
Navets, le minot	0 20	à	0 30
Carrottes, le minot	0 40	à	0 45
Panais, la lb	0 02	à	0 00
Betterave, le minot	0 30	à	0 40
Oignons, le minot	0 90	à	1 00
Choux, par douzaine	0 25	à	0 60
Oie, par lb	0 00	à	0 12
Canards, par lb	0 00	à	0 12
Dindes, par lb	0 10	à	0 12
Poulets, par lb	0 08	à	0 10
Paille, la tonne	5 00	à	8 00
Porc, abattu, par lb	0 05	à	0 06
Mouton, par lb	0 07	à	0 08
Veau, abattu, par lb	0 08	à	0 09
Veau, vif, par lb	0 05	à	0 06
Bœuf, par lb	0 04	à	0 05
GRAINS.			
Blé dur, par minot	0 68¾	à	69
Avoine, par minot	0 40	à	0 41
Orge "	0 35	à	0 38
FARINE.			
Farine par 100 lbs, Roller Process			1 95
" Strong Baker			1 70
" Manitoba Baker			1 50
" Imperial Baker			1 30
" Supérieure XXXX			95
" Nestor			90
Gru, la tonne			12 00
Son, "			10 00
BOIS ET CHARBON.			
Tremble	3 50	à	3 50
Frêne, chêne et épinette rouge	4 50	à	4 50
Charbon dur	8 50	à	8 50
Charbon mou	4 50	à	4 50
FOIN.			
Foin de prairie, 1ère qual.	6 00	à	8 00
Foin pressé, par tonne	9 00	à	11 00

FEUILLETON DU *MANITOBA*.

FILLE ADOPTIVE

No 32

—Comment se fait-il que vous parlez français ?

—Parce que j'ai été amené en France, par mes premiers maîtres, à l'âge de douze ans et que j'y suis resté pendant plus de huit ans.

— Et qu'est-ce qu'est devenu M. Jean Basilesco ?"

Françoise se souvenait bien du nom.

" Il vit à Bukarest.

On venait, ils se séparèrent.

" Maintenant, Mademoiselle Zoé Rocaresco, murmura Françoise entre ses dents, à nous deux, si vous touchez à Gardella, gare à vous !"

XXII

Quand il n'y eut plus de doutes sur les liens de proche parenté, qui unissaient Gardella à Raynal, trois sentiments divers se partagèrent le cœur de la jeune fille ; elle fut tout à la fois heureuse, fière et triste... heureuse, puisqu'enfin elle retrouvait un être entre tous son cher père, et qu'elle pourrait maintenant se reposer de ses déboires, sur une affection forte et légitime; fier, elle l'était assurément et elle en avait bien le droit quand, après avoir été toujours même par la comtesse, considérée comme une fille de vagabonde, elle devenait, du jour au lendemain, la fille d'un valeureux officier, dont la poitrine portait les insignes de l'honneur, et triste elle l'était également, en ne retrouvant qu'à demi ce père qui eût été pour elle, dans la plénitude de sa raison, un protecteur et un guide. Cependant la tendresse pleine de pitié qui lui remplissait l'âme pour le malheureux, n'en fut pas diminuée. Elle l'aima immédiatement de toute la force de sa volonté. Son cœur, vide des sentiments sacrés de la famille, s'ouvrit à l'amour filial, et l'affection qu'elle ressentit pour lui au lieu d'être formée de cette confiance soumise de l'enfant pour son père, ressemblait plutôt à la tendresse protectrice et pleine de sollicitude de la mère pour son enfant.

Les relations entre la comtesse et Gardella ne furent aucunement modifiées par cet événement. Madame de Noirmont avait sans cesse été bonne et bienvaillante à l'égard de sa protégée et, sauf sur la question matrimoniale, elle l'avait traitée comme sa propre fille. Rien ne fut changé. Elle se montra aussi maternellement généreuse qu'auparavant et aussi intraitable sur le chapitre des préjugés nobiliaires, quoiqu'elle n'eût plus le droit d'objecter la naissance inconnue de Gardella.

Ce que son ambition voulait pour Georges, c'était une fille noble et riche. Elle n'eut fait des concessions pour Antoinette qu'en faveur des souvenirs qui l'atachaient à la baronne de Phébade et encore il n'est pas certain que si la nièce d'Apettini n'avait pas eu l'espérance d'arrivé tôt ou tard, à la possession de la fortune de l'oncle Jacques, elle eut tenu comptet de ses souvenirs.

C'est pourquoi, malgré la provenance suspecte de la dot de Zoé, elle ne sut pas se cacher de lui accorder des préférence sur Antoinette. Au reste, il est juste de convenir que la fortune des Noirmont, bien que considérable encore, avait été sensiblement diminuée, par un mauvais placement de fonds, pendant la minorité de Georges et, en mère prévoyante, la comtesse se tenait à garantir l'avenir de son fils par les richesses assurées de sa bru... Donc, pas plus après avoir retrouvé son père, que lorsqu'elle n'était qu'un enfant sans nom, Gardella ne pouvait satisfaire à ses exigences, et, plus que jamais la comtesse convint qu'il ne fallait point, dans l'intérêt de Georges, manquer de profiter des dispositions de Gontran. Dans ce but, elle décida de les réunir le plus souvent possible.

On allait atteindre à l'époque habituelle où elle quittait Paris et se rendait dans ses terres. Cette circonstance lui permettait de rassembler autour d'elle quelques amis. Pourquoi n'inviterait-elle pas d'une part, le prince de Forbach et son fils et, d'autre part, Madame Rocaresco, Zoé et les jeunes sœurs. Certes, cette combinaison amènerait bien du monde dans sa propriété, mais la demeure était assez vaste pour en contenir le double. Il y avait aussi les frais, et la comtesse, quoique fort hospitalière, devait, à raison des brèches faites à sa fortune, être réservée dans ses dépenses. Les Saugru représentaient trois personnes, y compris l'indispensable valet de chambre. La baronne, Zoé et les deux petites soeurs avec leur femme de chambre en faisait cinq. Par bonheur, le collegien voyageait pendant ses vacances, seulement il y avait encore les Apettini qui comptait pour trois; car eux, du moins, se contentaient des serviteurs du château et venaient sans être suivis de domestiques.

Au total, cette société avait toute l'apparence d'une petite population. Onze personnes vivant sous un toit où trois seulement, vivent d'ordinaire, apportent forcément une bruyante perturbation dans les habitudes et une considérable augmentation de frais. Mais, il y avait une raisons un but, et la comtesse reconnaissait la première, que l'établissement de son fils et de sa protégée, lui imposait des sacrifices.

" Plus tard, disait elle, on fera des économies. "

Dans cette pensée elle résolut de hâter les préparatifs de son départ.

" Tant qu'on ne se verra que par ricochet, rien de sérieux n'aboutira. Il faut que Gontran fasse sa cour assidûment à Gardella et que Zoé fasse la sienne à Georges.

Antoinette n'était dans le plan qu'un trouble fête, mais il n'y avait pas moyen de l'évincer. Elle accompagnait les Apettini chaque année et ceux-ci venaient régulièrement passer leur été chez la comtesse. Il n'y avait pas moyen de ne pas les inviter tous les trois. C'était une trop vieille habitude, cette habitude consacrée par l'usage était même en quelque sorte devenue un droit.

Avant de partir pour la campagne, Madame de Noirmont eut l'idée de réunir dans un diner toutes les personnes qu'elle se proposait d'inviter à son château, afin de rompre la glace et pour que toutes se connussent préalablement.

Depuis que Gardella avait retrouvé son père, elle allait le voir tous les deux ou trois jours. Chaque fois qu'elle arrivait, il tressaillait à sa vue en l'appelant *Fatma!* Mais à peine la surprise du premier abord était-elle passée, qu'il retombait dans la désolante inertie qui était le signe particulier de sa démence. La certitude que cette folie n'avait pas de guerison à attendre de la science la peinait tellement que parfois, dans ses jours de découragement, elle s'en prenait à déplorer de l'avoir retrouvé et ne pouvait se défendre d'accuser la destinée de dureté envers elle car, en effet, bien que déjà n'ayant pas connu sa mère, elle ne devait revoir son père que dans cet état de mort matérielle. Tout l'accablait à la fois. Il n'était pas jusqu'à l'affection de Georges qui ne contribuât à aggraver ses tourments. Sans doute, elle puisait dans cette affection ses seules consolations, ses uniques dédomagements. Mais n'était-ce pas parce que Georges l'aimait, que la comtesse avait cru de son devoir de favoriser les projets de Gontran et d'en précipiter la réalisation Ce n'était point assez que la pauvre enfant se sacrifiât jusqu'à faire croire à Georges qu'elle ne répondait pas à ses sentiments et jusqu'à se résigner à le pousser elle-même à lui préférer une rivale qui la détestait, on voulait mettre le comble à son martyre en l'obligeant à épouser un indifférent, que cette pensée suffisait à lui rendre odieux.

Le sentiment de sa pénible situation l'entraînait à des accès de désespoir qui, chaque fois, lui arrachait des larmes amères. Ces défaillances s'emparaient d'elle particulièrement le soir quand elle rentrait dans sa chambre. Il suffisait d'une réflexion de sa vie brisée pour qu'elle s'abandonnât à l'explosion de sa douleur. Les moindres occasions lui devenaient des prétextes pour se dégoutter de l'existence où, en somme, nul lien solide ne la retenait. La tendresse qu'elle inspirait à Georges ne l'affranchissait d'aucune misère, tout au contraire ; cette passion était pour elle un nouveau prétexte de chagrins. De plus, elle était séparée de lui par cet abime qui s'appelle le devoir. Abime dont la profondeur est insondable, quand il est creusé par la reconnaissance.

Entre Georges et la comtesse, Gardella avait choisi, et bien qu'elle aimât le comte et que Madame de Noirmont ne lui apparut plus que comme l'instrument de ses maux, elle n'avait pas hésité et ne regrettait point sa décision. Condamnée par les infortunes de sa destinée à payer de son bonheur les bienfaits dont elle avait été l'objet, elle se soumettait, non sans des révoltes intimes, car à travers ses larmes il lui arrivait d'élever ses regards au Ciel comme pour demander compte à Dieu de ses souffrances.

Georges, offensé de son apparente trahison, se détournait d'elle, maintenant avec une si implacable rancune, qu'elle en venait à se demander s'il l'aimait encore et ce doute lui était plus cruel que tous ses maux ensemble. Dans ces moments, elle s'efforçait d'étouffer les bouffées de colère et de mépris qui lui montaient du cœur dans la pensée contre la comtesse. Et ce n'était qu'à force de volonté qu'elle se contraignait à ne se souvenir que de ses bienfaits.

Il est vrai qu'elle commençait à en avoir l'écœurement, jusqu'à déplorer les circonstances qui l'avaient mise dans la nécessité de les subir, et elle s'en prenait à sa mère, qu'une inspiration fatale avait conduite à venir chercher la mort sous l'escalier des Noirmont. Trop chrétienne pour tenter d'échapper à ses chagrins par le suicide, elle ne se détournait d'aucune cause de maladie et de péril et s'habituait à l'idée de la mort, de la tombe qui, autrefois, la faisait frémir d'épouvante.

" C'est le repos, c'est l'oubli, " pensait-elle. Elle eut été heureuse de se retirer brusquement de la vie, devenue pour elle un champ de bataille dont la lutte sans trève la lassait.

Souvent elle trouvait une âpre joie à énumérer ses chagrins ; elle les évoquait comme d'autres jeunes filles font de leurs joies.

La comtesse remarqua bien l'abatement de Gardella ; seulement comme elle ne voulait lui accorder aucune concession, elle feignit de ne rien voir et ne l'interrogea même pas. Cette indifférence blessa Gardella et lui fit trouver la vie encore plus haïssable. Antoinette se montrait à demi bienveillante et s'appliquait, quand elle le pouvait, à lui prouver sa sympathie. Mais cette sympathie, que Gardella savait ne devoir qu'à l'aversion que Zoé inspirait à Antoinette, n'était pas une compensation pour elle.

A Suivre